

LA CHASSE AU CHÂSTRE

JOSEPH MÉRY

La chasse au châstre

LE JOYEUX ROGER
2007

Édition réalisée à partir du texte publié sur Internet par la
Bibliothèque municipale de Lisieux,
(www.bmlisieux.com/litterature/mery/chastre.htm),
accompagné des mentions suivantes :

Saisie du texte : S. Pestel pour la collection électronique de la Bibliothèque
Municipale de Lisieux (08.XI.1999)

Texte relu par : A. Guézou

Texte établi sur un exemplaire (coll. particulière) de l'édition *Bossard de Quatre nouvelles humoristiques* parue en 1922 dans la Collection des chefs-d'œuvre méconnus.

ISBN-13 : 978-2-923523-42-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Préface courte mais nécessaire

Un jour, Alexandre Dumas se promenait au grand soleil sur une de ces collines marseillaises qui ont horreur de la végétation. Il marchait d'un pas très rapide ; je le suivais de loin, comme s'il eût écrit ; tout à coup le géant littéraire et physique s'arrêta, saisi de stupéfaction ; il faut beaucoup pour étonner Dumas.

C'était beaucoup, en effet. Au sommet de cette colline chauve s'élevait un cimeau.

— Qu'est-ce que cela ? me dit Alexandre.

— C'est un *cimeau*, lui dis-je.

— Me voilà bien avancé ! Traduisez-moi ce grec provençal en français.

— Intraduisible, comme un vers d'Homère.

— Mais à quoi sert cette chose intraduisible ?

— Devinez.

— C'est le Sphinx sur le mont Cythéron. Je n'ai pas le temps d'être Œdipe. Donnez-moi le mot.

— Je vous le vends.

— Votre prix ?

— Restez un jour de plus à Marseille.

— Payé double ; je reste deux jours.

— Quel bon marché vous faites ! Voyez dans quel embarras je pouvais vous laisser ! Ce soir, vous partiez, sur la *Maria-Antonietta* pour l'Italie ; ce *cimeau* vous poursuivait comme un fantôme, il se dressait devant vous, tout le long de la crête chauve des Apennins, il...

— Voulez-vous donc me dire le mot ! interrompit Dumas avec vivacité ; je vous ai payé comptant.

— Un *cimeau*, lui dis-je alors, est un mât de soixante pieds de hauteur, planté pour attirer les oiseaux de passage en septembre

et en octobre. Il y a cinquante mille *cimeaux* et cinquante mille chasseurs sur le territoire de Marseille.

— Et combien d'oiseaux ? me demanda Alexandre.

— Il n'y en a point.

— Et que font les cinquante mille chasseurs, en présence de ces oiseaux absents !

— Ils causent dans de petites cabanes nommées *postes* et chantent des airs de *Guillaume Tell*... Vous ne connaissez pas l'histoire du *Châstre* !

Dumas, qui connaît tous les mots de toutes les langues, et qui les inventerait tous si, par bonheur, ils n'existaient pas, recula devant ce mot et décrivit avec son torse un superbe point majuscule d'interrogation.

— Un *châstre*, lui dis-je, est un oiseau rare, l'*avis rara* des anciens, un oiseau d'augure ; l'*avis castrorum*, comme disaient les Romains marseillais. On a supprimé *avis*, on a dénaturé *castrorum*, et, par corruption progressive, *châstre* est resté : les étymologies n'en font pas d'autres. D'*Aqua Sextia* on est arrivé à Aix, de *Massilia* à Marseille, de *Civitas* à la Ciotat, de *Segoregium* à Arles, ce qui est beaucoup plus fort. Les générations ont la manie de mettre en pièces les origines des mots. Témoin cette épigramme :

Alphana vient d'*equus*, sans doute ;
Avec moi, convenez aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Or, un musicien marseillais aperçut un jour un de ces châstres sur son *cimeau* ; il fit feu et le manqua. Dans des pays de chasse, ce malheur aurait fait sourire le musicien ; mais ici, manquer un oiseau, c'est manquer un phénomène ; aussi notre chasseur se mit à poursuivre son châstre de remise en remise, et cette poursuite fiévreuse le conduisit jusqu'à Rome, sous le consulat de M. de Norvins.

Alors, je contai toute l'histoire du chasseur musicien à Dumas, et je l'engageai à l'écrire s'il la trouvait digne de son public, c'est-à-dire de l'univers.

Dumas partit pour l'Italie, où il fit un très long séjour.

Me trouvant à Vienne, en Dauphiné, bloqué par les neiges dans un hiver très rigoureux, et ne pouvant continuer ma route, je m'installai à l'auberge des *Trois Rois*, et, pour attendre le dégel, je me mis à écrire ma chronique de *Ponce-Pilate à Vienne*. La neige tombait toujours sur la route de Paris. Un souvenir méridional ramena ma pensée vers les tièdes collines où la chasse manque, mais où le soleil ne manque pas, et de rêveries en rêveries je songeai à l'histoire du *châstre*. Croyant que Dumas avait oublié cet oiseau à travers les monuments de l'Italie, j'écrivis ma *chasse*, et je la publiai dans la *Revue de Paris*.

Dumas, de son côté, écrivait un délicieux roman sur le même sujet, et lui donnait de larges proportions avec cette prodigalité d'esprit, de grâce, de charme, que deux mille volumes n'ont pas encore épuisée, et que deux mille autres n'épuiseront pas.

Dumas ne connaissait pas ma *Chasse au châstre* de la *Revue de Paris* ; si j'avais cru qu'il écrirait un jour la sienne, la mienne n'aurait jamais paru. Quelques lettrés ont daigné souvent s'occuper de cette double chasse, et c'est pour eux que je donne cette explication.

La chasse au châstre

I

Au mois d'octobre 1811 ou 12, M. Chay, joyeux célibataire, un des artistes les plus distingués du Midi, chassait sur sa colline, non loin de la mer, aux portes de Marseille : il était cinq heures du matin.

La chasse du Midi est bien différente de celle du Nord. Dans nos contrées, ce n'est pas le chasseur qui manque, c'est le gibier. Il n'y a point de gibier. Tout Marseillais en état de porter les armes est chasseur de droit : il a un fusil et un *carrier*.

Voici comment la chasse se fait.

Le chasseur se lève à trois heures du matin, fait une ou deux lieues, et arrive avec une cargaison de cages à sa cabane, nommée *poste*. Il accroche aux arbres ses cages pleines d'oiseaux, qui ont fait vœu de silence ; il s'enferme dans son poste, charge son fusil, regarde les étoiles, médite, se promène pour secouer le froid, mâche des feuilles de pin, respire les parfums de la colline, assiste au lever de l'aube, de l'aurore, du soleil et du vent ; contemple la mer, maudit les nuages, soupire après la bise du Nord, fait un croquis de paysage, et à dix heures il rentre en ville, heureux et riant : il a chassé.

On recommence le lendemain.

Le chasseur se met en frais énormes pour se donner ce plaisir ; c'est incroyable tout ce qu'il faut dépenser pour avoir un *poste* bien établi. Aussi, quand une fatalité phénoménale a condamné une grive à être mise à mort par un chasseur marseillais, cette grive coûte quelquefois cinq cents francs au chasseur. Un de mes amis, M. Blanc de Radas, m'a servi un rôti qu'il évaluait mille écus ; il y avait six ortolans sur un plat.

C'était donc à une de ces chasses que se livrait M. Chay, avec toute l'ardeur d'un artiste du Midi.

Il regardait les cieux et ne voyait rien venir, selon l'usage, lorsque son étoile, qui justement luisait à l'horizon en ce moment, lui envoya un oiseau dans le petit bois de pins.

L'obscurité protégeait l'infortuné volatile.

M. Chay furetait de l'œil, dans le massif, à la lueur de la constellation de la Grande-Ourse, qui se couchait sur la colline du Nord ; il voyait ou croyait voir quelque chose d'opaque qui s'agitait dans la verdure diaphane ; il tenait son fusil dans la direction de cette forme équivoque, la couchait en joue et n'osait tirer, de peur de faire feu sur une illusion.

Un chasseur du Midi a tant d'intérêt à ménager un oiseau ; *ces rencontres sont rares*, comme dit La Fontaine, et les phénomènes sont précieux.

Le jour s'obstinait à ne pas se montrer ; M. Chay comptait les étoiles ; il n'en restait plus que treize, mauvais nombre : sept du Chariot et six d'Orion, plus une planète égarée qui avait l'air d'attendre le soleil.

Enfin l'aube fit tomber à l'Orient un pli de sa robe d'opale ; le météore se glissa en longues traînées phosphoriques, de pins en pins, jusqu'au bois de M. Chay.

Une éclaircie lumineuse trahit subitement l'oiseau réfugié ; le chasseur le vit dans une auréole crépusculaire ; il fallut céder à l'irritation du désir. Le fusil, mal dirigé, fit feu, après avoir averti l'oiseau par un long feu d'artifice tiré sur l'amorce ; les pistons n'étaient pas inventés. Il est tombé ! dit le chasseur en imitant par un cri sourd le bruit que fait un oiseau en tombant.

Et il courut sous l'arbre qui avait servi de perchoir à l'oiseau ; il ramassa plusieurs pierres mousseuses et des lambeaux d'écorce, mais il ne trouva point d'oiseau. Une plume seule était restée dans les aiguilles résineuses de l'arbre ; M. Chay s'empara vivement de cette plume, comme pièce justificative d'une maladresse et d'une évasion, et la regarda d'un œil mélancolique, avec le

sourire de la douleur.

L'aurore aux doigts de rose tombait d'aplomb, en ce moment, sur la plume que M. Chay venait d'insérer à sa boutonnière comme une décoration ornithologique.

— Ciel ! s'écria M. Chay, c'était un *châstre* ! c'est une plume de *châstre* !

Perte irréparable ! Ce n'était point ici un malheur ordinaire. Le phénomène était double.

Le châstre est un oiseau d'augure, et qui n'apparaît qu'à de bien rares intervalles. Heureux le chasseur qui rentre en ville avec un pareil trophée ! Il est grand devant les autres chasseurs, comme Nemrod devant Dieu.

M. Chay répéta : *C'était un châstre* ! sur tous les tons, et il se serait accompagné de son violoncelle s'il l'avait tenu sous ses doigts.

L'infortuné jeta ses regards sur la campagne, déjà inondée des rayons d'un soleil moqueur. L'air était vide et silencieux ; pas un oiseau sous l'azur. M. Chay rechargeait son fusil en douze temps, et marchait dans le bois, secouant du pied toutes les feuilles mortes et amoncelées qui pouvaient recéler un châstre ; regardant aux branches supérieures, écoutant le bourdonnement des moucherons, prenant une guêpe au vol pour un oiseau, et maudissant, de douze pas en douze pas, le crépuscule, les fusils à pierre et les constellations qui donnent un jour faux.

— Le voilà !

Nouveau cri de M. Chay : c'était en effet le châstre ; il s'était levé d'une touffe d'herbes aux pieds du chasseur. Le fusil était parti d'inspiration, mais sans but, et avait abattu deux pommes de pin. L'oiseau agitait triomphalement ses ailes augurales, et quittait le bois pour la colline, la colline pour la plaine, la plaine pour le rivage de la mer. M. Chay s'élança courageusement sur les traces aériennes du châstre. Il était alors huit heures du matin.

L'ardeur de la poursuite fut admirable aux premiers élans ; M. Chay s'acharna contre l'oiseau, qui prenait du repos de mille en

mille pas, comme s'il les eût comptés, et s'envolait toujours au moment où le fusil s'abattait dans sa direction. Le chasseur et l'oiseau franchirent ainsi plusieurs plaines et quelques montagnes : le chasseur étanchait sa soif avec des pampres de vignes, plus altérées que lui.

Déjà la haute chaîne qui commence à la *tête de Puget* et finit au cap de Montredon s'était abaissée sous les pas de M. Chay et sous les ailes du châstre ; les deux voyageurs avaient laissé à leur droite Cassis et La Ciotat, et suivaient la longue et large plaine qui s'étend de Signe à Saint-Cyr ; ils étaient fatigués l'un et l'autre ; la nuit tombait ; le joli village de Saint-Cyr allumait les vitres de ses maisons. M. Chay, mourant de faim, de soif, de fatigue, de tout, déposa son fusil à la porte de l'auberge de l'*Aigle noir*, où on loge à pied et à cheval.

Le châstre trouva un gîte je ne sais où.

Pour le voyageur piéton, l'auberge du soir est faite à l'image du paradis. M. Chay se fit servir un bon souper qui lui tint lieu de déjeuner, se fit donner un excellent lit, et se coucha, repu et joyeux. Dans la nuit, il rêva qu'il prenait des châstres avec la main.

À l'aube, il était debout, selon son usage : le chasseur adore l'aube. Avant de reprendre le chemin de Marseille, il jeta un coup d'œil et un soupir vers les heureuses campagnes du Castellet, où il présumait que l'oiseau insaisissable avait fait son gîte de nuit.

M. Chay longeait en ce moment un mur à demi éboulé, qui était recouvert d'une large tenture de feuilles de câprier : du bout de son fusil il agita ces feuilles avec ce bruit de lèvres inarticulé qu'exhale le chasseur en alignant une fusée d'R. Un battement précipité d'ailes et un petit cri annoncèrent la présence de l'oiseau. Le châstre s'était envolé, M. Chay avait lâché son coup de fusil encore au hasard, et courait, par-dessus les vignes, à la suite de sa fumée, de son plomb et de l'oiseau.

Le chemin de Marseille avait été oublié. De *remise en remise*, de vallons en vallons, M. Chay atteignit, le soir, la jolie ville

d'Hyères, qui embaume l'horizon de ses orangers.

M. Chay n'était jamais venu à Hyères ; il aimait les oranges à la folie. Avant de se coucher, il eut la fantaisie de se promener dans le beau jardin des Hespérides, qui appartient à M. Filhe. Le fusil sous le bras, il cheminait avec cette gracieuse oscillation d'épaules qu'affectionne le chasseur provençal. La lune était dans son plein, et sa lumière éclatait aussi vive sur les cimes des palmiers que la lumière du soleil de Paris sur les ormeaux du boulevard Montmartre au mois d'août. L'artiste chasseur avait, à son insu, comme tous les Méridionaux, un grand fonds de poésie dans l'âme. Il s'abandonnait nonchalamment à une douce contemplation, et respirait, avec une mélancolie sensuelle, les parfums du thym et de l'orange, voluptueuses émanations que secouait sur sa tête le souffle nocturne de la mer.

— Ah ! dit M. Chay, si j'avais mon violoncelle, j'exécuterais volontiers ici : *Champs paternels* de *Joseph en Égypte*.

Puis il recula d'un pas, et courba son corps en point d'interrogation sur une plante pariétaire que la lune argentait mollement : c'était un câprier. La plante répondit par un léger frôlement de feuilles ; le chasseur se releva en point d'admiration, et prépara son fusil.

À cinq pas, sur une branche sèche, effeuillée et saillante, apparut un oiseau qui secouait ses plumes et tressaillait d'aise à la fraîcheur de la nuit. C'était le châstre.

Deux motifs enclouèrent la détente du fusil sous l'index du chasseur : c'était conscience de tirer un pauvre oiseau à cinq pas ; M. Chay avait trop de délicatesse pour abuser de sa position. A cette distance, d'ailleurs, le châstre aurait disparu, comme Romulus, dans une tempête ; le volcan l'aurait brûlé vif. Autre considération : il était défendu à Hyères, comme partout, de tirer des coups de fusil à onze heures du soir. M. Chay, retenu par ce double motif, demeura braqué contre l'oiseau, lequel ne tarda pas de s'endormir, le bec sous l'aile, avec l'insouciance d'un écolier au bord d'un puits.

En attendant le jour, M. Chay contempla le sommeil de l'innocence, et de temps en temps il faisait une répétition générale du drame sanglant qu'il se disposait à jouer aux premières lueurs de l'aube. Il couchait en joue l'oiseau endormi sous la foi de la lune ; il le rôtiissait en imagination, lui composait une sauce aux câpres, le dévorait des yeux.

M. Chay était à jeun, et il prenait ses repas comme il pouvait.

À force de tirer sa montre pour faire avancer l'aube, il la vit enfin poindre sur les coteaux d'Hyères. Alors il recula de dix pas en fredonnant mentalement l'air en vogue de Berton :

Quand on fut toujours vertueux,
Qu'on aime à voir lever l'aurore !

Il visa tranquillement le châstre, l'encadra dans le canon du fusil, et pressa la détente.

Le chien s'abattit avec nonchalance sur la platine, et l'écho du matin resta muet. Hélas ! la poudre du bassinet s'était liquéfiée à l'humidité de la nuit.

Un énergique jurement de chasseur réveilla le châstre en sursaut ; il déploya ses ailes et s'envola vers l'horizon du Midi. M. Chay attesta les orangers voisins qu'il aurait le châstre mort ou vif, oiseau ou chasseur ; et il s'élança sur la route du Var. Cette fois sa passion de chasseur tenait du délire. Il déchirait tous les câpriers de la route, mangeait les câpres, tirait le châstre à cinq cents pas, buvait l'eau du torrent dans sa course, comme le roi David, n'écoutant ni son estomac appauvri, ni ses entrailles insurgées, ni ses pieds endoloris.

La lèvre convulsive, l'œil vitré, les mains bleues du gonflement des veines, les cheveux rebelles sous le feutre, le front tatoué de larges plaques de sueur et de sang, le lendemain il entra à Nice, et se plongeait, agonisant, dans un lit de l'auberge de l'*Aigle noir*.

II

La bienfaisante nature lui donna un sommeil réparateur de dix-huit heures. À son réveil, il sonna pour demander à déjeuner. Un garçon d'hôtel monta, s'inclina devant M. Chay, et lui dit :

— *Che domanda la sua eccellenza*¹ ?

— Pour le coup, s'écria le chasseur en provençal, je suis en Italie ! Je vais mourir de faim ; je ne sais pas l'italien. Au diable le châstre !

En cette extrémité, il eut recours à la langue universelle, et il fait signe au garçon qu'il mourait de faim.

— *Brodo, manzo, vitello*² ! dit le garçon.

— *Brodo, manzo, vitello*, répondit M. Chay aux abois.

Et il s'habilla. En prenant son gilet, une idée terrible vint l'assaillir : sa dernière pièce de cinq francs était restée à Hyères. Sa bourse s'allongeait à sec sur le marbre de la cheminée ; des larmes mouillèrent ses yeux.

Il fit un monologue, seule chose qu'il pût faire gratis en ce moment.

— Quoi, s'écria-t-il, je serai donc réduit à figurer tristement devant la carte à payer lorsqu'on me la présentera, et je ne sais pas la langue du pays pour me justifier ! Mourons de faim, s'il le faut, mais soyons honnête, et ne touchons pas à cet insolvable déjeuner jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de pouvoir payer le maître d'hôtel.

Comme il venait de prendre cette détermination héroïque, le garçon entra, en parfumant la chambre des mets exquis étalés sur un plateau. M. Chay fit un noble geste de refus, et montra au garçon la porte pour lui et pour ses plats.

— Je veux un violoncelle, dit M. Chay.

— *No capisco*³, répondit le garçon en agitant la tête négative-

1. Que demande Son Excellence ?

2. Potage, mouton, veau ?

3. Je ne comprends pas.

ment.

— *Un gran violino, una cosa che fa cosi*¹.

Et il faisait un signe expressif en râclant le dos d'une chaise avec la baguette de son fusil.

— *Ah ! dit le garçon, una bassa cantante ! un violoncello ! ce n'e uno nell'osteria*².

Le garçon descendit et remonta bientôt, avec un violoncelle qu'il déposa aux pieds de M. Chay.

Un rayon de joie couru sur les joues de l'infortuné chasseur. M. Chay embrassa tendrement le violoncelle, comme un ami qu'on rencontre en pays étranger.

— Ah ! dit-il avec une mélancolique expression, oublions les horreurs de la faim et de la misère dans le culte sacré des arts ! Déjeunons avec un air de Méhul.

Il accorda l'instrument, lui reconnut une belle qualité de sons, et préluda par le solo qui accompagne le tisonnement de l'autel, au deuxième acte de la *Vestale*.

— C'est la clarinette qui fait ce solo, dit-il ; puisque je suis en Italie, si je rencontre Spontini, je lui conseillerai de remplacer la clarinette par le violoncelle. Quelle différence d'effet ! Voyons, un peu de Méhul, divin Méhul ! Le grand air...

Le violoncelle chantait, en versant ses notes suaves sur l'escalier sonore de l'hôtellerie. Les naturels du pays idolâtraient la musique française, ils accoururent de toutes parts ; ils écoutèrent bouche béante ; ils applaudirent à briser leurs mains. On publia, dans Nice, qu'Apollon avait passé le Var ; le soir, circulaient en ville trente sonnets qui commençaient tous par : *O Febo francese, dio della musica*³. Cependant, Apollon était encore à jeun.

Le maître d'hôtel entra respectueusement dans la chambre de M. Chay, et lui demanda, dans une sorte de langage formé de tous les idiomes de la Méditerranée, s'il ne donnerait pas volontiers

1. Un grand violon, une chose qui fait comme ça.

2. Une basse chantante ! Un violoncelle ! Il y en a un dans l'hôtellerie.

3. Ô Phœbus français, dieu de la musique.

un concert dans la grande salle de l'auberge, à deux francs le billet.

Ce fut un trait de lumière pour M. Chay.

— Je suis tout disposé à cela, répondit-il ; vous n'avez qu'à me faire annoncer et préparer la salle ; croyez-vous que je ferai de l'argent ?

— Je réponds de cinquante écus, dit l'aubergiste.

— C'est bien, dit M. Chay, annoncez-moi pour demain, et faites-moi servir à déjeuner.

M. Chay fit son programme :

« Sérénade de *Montano et Stéphanie*.

« La chasse du *Jeune Henri*.

« Le *Châstre*, nocturne avec variations.

« *Quand on fut toujours vertueux*, etc.

« *Vainement Pharaon*.

« *Nice, mia Nice, adio*, Dédié aux amateurs de Nice, par M. Chay ».

— Ferez-vous un long séjour à Nice ? demanda l'aubergiste en prenant le programme.

— Oh ! non ; je voudrais partir tout de suite après le concert.

— Vous avez donc terminé vos affaires ?

— Oui : quel est le plus court chemin pour retourner à Marseille ?

— Ah ! vous avez une bonne occasion : après-demain matin, la *Vierge-des-sept-douleurs*, un beau brick, part pour Toulon ; c'est une promenade.

— Ma foi, vous avez raison. Eh bien ! faites-moi la grâce de retenir mon passage à bord de ce brick. Quand arriverons-nous à Toulon ?

— Mais le soir, avant la nuit ; dans cette saison, il y a toujours bon vent.

— C'est charmant ! d'autant mieux que je ne connais pas Toulon. Je suis arrivé à Hyères sans entrer à Toulon. J'étais pressé. Je poursuivais un oiseau. Ah !

Le concert fut un peu froid, mais il rapporta deux cents francs à M. Chay.

— Avec cette somme, dit-il, j'en ai la moitié trop pour retourner au pays.

Et il distribua cent francs aux garçons de l'hôtel.

Cette munificence d'artiste excita des transports d'admiration.

Au jour dit, le brick qui portait le chasseur mit à la voile pour Toulon.

Le temps était superbe, comme il arrive toujours lorsqu'on quitte un port. La Méditerranée se papillotait de joyeuses petites vagues d'écume, et roulait une paillette de soleil à chaque goutte d'eau. Les voiles se tendaient mollement ; la proue de cuivre divisait la vague avec un doux bruit de monologue italien. L'algue, la roche vive, les coquillages, le goudron, embaumaient le navire, et ces parfums marchaient avec lui.

M. Chay se promenait sur le pont, dans l'attitude d'un homme heureux.

« Quel beau spectacle ! » disait-il, et il était fier de lui, il souriait à la mer, il serrait fortement ses bras autour de sa poitrine, il remerciait le châstre et son ange gardien.

Le capitaine s'était assis au pied d'un mât et déjeunait.

— Nous avons un bien beau temps, n'est-ce pas, capitaine ?

— Vent de terre, dit le marin.

— Ah !... et alors ?...

— Eh bien ! alors...

— Oui, dit M. Chay.

Et il regarda l'horizon et fredonna un air.

Le capitaine continua son déjeuner interrompu sans paraître désirer reprendre la conversation.

M. Chay s'approcha du timonier et dit :

— Vent de terre, eh !

Le timonier ne répondit pas. M. Chay se replaça auprès du capitaine.

— Ce soir, dit-il en se frottant les mains, nous prendrons un

bol de punch avec le capitaine, à Toulon.

Le capitaine secoua la tête.

— Capitaine, n'est-ce pas le cap Sicié, ce que nous voyons là-bas ?

— Sacré tonnerre d'Anglais ! dit tout à coup le capitaine ; encore eux ! Les voilà !

Et il jeta son déjeuner dans la mer.

M. Chay recula de trois pas.

— Les Anglais ! s'écria-t-il, il y a des Anglais ! où sont-ils ?

— Quatre, cinq, six, sept frégates, dit le capitaine en frappant du pied.

— Et vous croyez qu'ils nous prendront ? demanda le pâle artiste.

— Non, oh ! sûrement non.

— Ah !

— Je vais allumer ma pipe, et avec mon baril de poudre, je fais sauter le brick.

— Écoutez, écoutez, dit M. Chay avec ce ton d'assurance factice que donne l'extrême frayeur, écoutez...

— Eh bien ! j'écoute, voyons... Pilotin, où est ma pipe ?

— Bon ! songez que vous avez à bord des pères de famille, moi, par exemple, qui donne du pain à une femme et à sept enfants... Songez à madame... à votre épouse...

— Je suis garçon...

— À la bonne heure ! Songez...

— Songez, songez ; je songe, monsieur le comédien, que je ne veux pas aller ramer sur les pontons de ces coquins d'Anglais. M'entendez-vous ?

— Parfaitement, capitaine, ne nous fâchons pas...

— Ah ça ! monsieur le comédien, laissez-nous manœuvrer tranquilles ; passez à l'arrière et priez Dieu.

III

Les brumes du matin avaient disparu, et la flotte d'Hudson Lowe se montrait tout à découvert. Les frégates et les embarcations formaient une barre de croisière qu'il était impossible au plus fin voilier de percer sans être pris.

— Pour un châstre ! disait M. Chay, le coude appuyé sur la dunette et les larmes aux yeux.

Le capitaine ordonnait de formidables manœuvres. Tout le navire était en mouvement. Une embarcation anglaise s'avavançait à fleur d'eau comme un caïman sur sa proie.

— Au nom de Dieu ! s'écria M. Chay, les mains jointes, retournons à Nice, capitaine.

— Sacredieu ! monsieur le comédien, si vous dites encore un mot, je vous fais fusiller.

En ce moment la cloche sonna et disparut.

— Qui donc a sonné ? dit le capitaine.

— Personne, répondit l'équipage.

— Ah ! je comprends.

— Qui a sonné ? dit M. Chay au timonier, à voix basse.

— C'est un boulet de trente-six qui nous a passé sur la tête, répondit le timonier en riant.

M. Chay se couvrit la tête de ses larges mains, et s'assit sur le pont.

— Tenez, monsieur, dit le timonier, en voilà encore un de trente-six, je l'ai entendu siffler. Un pied plus à gauche, nous étions coulés. Et trois... quatre... cinq... maladroits ! À Trafalgar, nous en avons avalé dix mille sur le *Pluton*.

— Et pour un châstre ! dit M. Chay.

— Que dit le monsieur ?

— Rien.

— Enfants ! enfants ! à vos pièces ! s'écria le capitaine d'une voix de mistral.

C'était un vieux loup de mer qui avait passé sa vie avec les

boulets ; l'odeur de la poudre lui donnait des spasmes de joie ; son cœur était goudronné comme son chapeau.

M. Chay se leva timidement pour regarder par-dessus le bord ; ce qu'il vit insurgesa ses cheveux. L'embarcation à cent pas, une bouffée de fumée blanche et un éclair.

Cette fois on entendit éclater le bois de la poupe.

— Bien tiré ! dit le timonier.

— Allons ! que faites-vous là, monsieur le passager ? s'écria le capitaine ; et votre fusil donc ! Allez chercher votre fusil. J'espère que vous ne l'avez pas pris pour chasser aux *gabians*.

M. Chay tressaillit ; il se glissa, en se pelotonnant, vers l'écouille, et son pied tremblait sur l'échelle de l'entrepont.

Son infortuné fusil, incliné mélancoliquement contre un angle de la cabine, rendit plus vifs encore à l'esprit de M. Chay tous ses souvenirs de malheur.

— Le voilà !

Il y avait toute une histoire dans ces deux mots, que le chasseur prononça sourdement.

Et comme ses jambes lui flageolaient, il se laissa tomber de côté sur un hamac et recommanda son âme à Dieu.

Les artistes ont le système nerveux très prononcé ; mais il arrive toujours qu'après une excitation violente la réaction s'opère, les nerfs se détendent, le marasme s'infiltré dans les os, le cerveau s'engourdit, et le sommeil maîtrise les sens. C'est d'après cette théorie physiologique que M. Chay s'endormit à son insu.

Le hamac balançait ses rêves ; il en fit d'affreux et d'étranges à cause de leur oscillation. Il vit des Anglais portant des chapeaux ombragés de plumes de châstre ; ces Anglais lui disaient *goddam, goddam*, et l'emprisonnaient dans un violoncelle. Il vit des boulets de trente-six qui servaient de balancier à des cloches errantes. Il vit une embarcation entrer à pleines voiles dans la salle de concert à Nice, et Pharaon et Joseph, perchés sur les palmiers d'Hyères, qui lui criaient *bravo* en égyptien. Il vit aussi le divin Méhul, habillé en capitaine marin, et composant un canon

à trois sabords.

Ces rêves prolongèrent infiniment le sommeil du chasseur. À son réveil, il se trouva environné de la plus épaisse nuit. Il prêta l'oreille, et il entendit un long et subtil sifflement, comme si un vol d'âmes passait à ses oreilles. Voilà tout ce qu'il entendit.

— Je crois que je suis dans le néant, se dit-il tout bas avec un frisson.

Cette conviction prenait à chaque instant une nouvelle force. Le silence était toujours profond, les ténèbres intenses.

— Oh ! il n'y a plus de doute, je suis dans le néant, répéta-t-il dans une oraison mentale ; maintenant, que puis-je faire pour vivre dans cette position ?

Ce cas étant posé, M. Chay résolut de ne rien faire du tout, et il s'applaudit de cet expédient.

Il était depuis quelques heures dans cet état d'immobilité sépulcrale, lorsqu'il entendit un pas pesant non loin de lui.

— Qui va là ? dit-il d'une voix de fantôme.

— Oh ! oh ! cria une voix, vous êtes encore couché, monsieur le comédien ! allons, allons, sur pied. Nous sommes arrivés, nous voilà dans le port.

M. Chay bondit dans son hamac.

— Dans le port ! dit-il.

Et il marcha à tâtons, guidé par une faible lueur. Il heurta une échelle, monta, regardant les étoiles qui brillaient sur sa tête, et ne tarda pas de voir devant lui les lumières d'une ville, et de respirer ces odeurs fortes qui s'élèvent des chantiers maritimes.

— Oui, nous voici à Toulon ! dit-il.

Et son cœur fut inondé de joie.

— Savez-vous que nous l'avons échappé belle ? dit M. Chay à l'oreille du timonier.

— La Sainte-Vierge a fait un miracle : elle nous a envoyé une bonne tempête juste au moment où nous allions être pris. Comment avez-vous trouvé notre manœuvre ?

— Oh ! superbe manœuvre !

— Avec une tempête qui nous faisait filer dix nœuds.

— Nous avons eu une tempête ! s'écria M. Chay avec un effroi rétrospectif.

— Et comment ! Vous ne l'avez pas vue ?

— Si, si. Ah ! c'est une tempête !... sainte Vierge !

Et il se retira à l'écart pour réciter le *Salve Regina* et prendre son fusil.

Ensuite, léger de tout bagage, il se coula dans un de ces bateaux qui viennent s'offrir aux navires en arrivée, et en trois coups de rames il tenait sous ses pieds le quai solide d'un port.

— Béni soit Dieu ! me voilà à Toulon, à dix lieues de Marseille, dit-il avec une joie concentrée. À présent, une bonne auberge et couchons-nous.

IV

Il entra dans une rue large et tirée au cordeau, où quelques boutiques étaient encore ouvertes. À la clarté d'une lanterne d'auberge, il aperçut un aigle noir peint sur l'enseigne.

— Encore un aigle noir, dit-il, allons à la première venue.

Et il entra.

— Garçon, une chambre et un bon lit ! s'écria-t-il dès le vestibule.

Un garçon taciturne, endormi sous son bonnet blanc et dans un état visible de somnambulisme, l'introduisit dans une chambre, déposa un flambeau sur la table et sortit.

— Et voilà, dit M. Chay, comment on reçoit les voyageurs lorsqu'ils n'ont pas un train de grand seigneur ; et moi, je n'ai pas un paquet !

Ayant fait cette réflexion mélancolique, il se déshabilla voluptueusement et se plongea dans un lit comme dans un bain frais.

Ce sommeil, léger comme le bagage de l'artiste, paya l'arriéré de toutes les insomnies ; il fut calme, riant, et brodé de songes d'ivoire.

Le soleil et M. Chay se levèrent en même temps, comme deux amis endormis sur la même couche.

M. Chay sonna ; le garçon monta et vit tomber sur la table un écu de cinq francs avec cette phrase :

— Voilà pour la chambre et pour vous.

Et le chasseur descendit lentement l'escalier, le fusil sous le bras dans son fourreau.

— Peste ! dit M. Chay, il y a de belles rues à Toulon. Si j'avais le temps, j'irais volontiers visiter l'arsenal. Mais l'essentiel, c'est de partir pour Marseille et d'y arriver avant la nuit.

Il s'approcha d'un groupe de cochers stationnés, avec leurs voitures, sur une grande place, et leur demanda s'ils faisaient la route de Marseille.

Un de ces cochers répondit affirmativement par un signe de

tête et montra sa voiture, dans laquelle trois voyageurs déjà placés attendaient le quatrième.

— On peut partir à l'instant ? demanda M. Chay.

Le cocher monta sur son siège en répondant affirmativement une seconde fois.

— Ah ! dit M. Chay en s'incrutant dans son coin n° 4, voici la veine de bonheur qui me revient ! tout me réussit depuis hier. Il était temps.

Et il salua poliment ses trois compagnons de voyage, lesquels étaient fort silencieux. La voiture était partie au grand galop.

M. Chay se désespérait fort de ce silence morne qui attristait la voiture. Il avait déjà fait quelques tentatives pour ouvrir une conversation. Il disait : « Nous marchons bon train » ; ou bien : « La journée est superbe » ; ou : « Il vaut mieux être ici que sur mer ».

Toutes ces exclamations tombaient dans le vide. Il fallait procéder plus directement.

S'adressant à son voisin, M. Chay lui dit :

— Savez-vous, monsieur, si nous arriverons de bonne heure ?

— *Alle venti tre*¹, répondit le voisin.

— *Alle venti tre !...* monsieur est Italien ! signor italiano ?

— *Signor, si.*

— De Nice ?

— *Di Firenze... Florence.*

— De Florence ! diable, vous êtes bien éloigné de votre pays !... Et vous, monsieur ? pardon, il me semble que je vous ai vu quelque part.... n'êtes-vous pas de Marseille ?

— *Signor, no... di Livorno.*

— Ah ! vous êtes de Livourne. Je ne connais pas Livourne...

Le quatrième voyageur prit la parole et dit :

— *Io sono di Pisa*².

— Ah ! s'écria M. Chay en riant, voilà qui est singulier ! trois Italiens et un Français !

1. À vingt-trois heures.

2. Moi je suis de Pise.

- Je parle un peu le français, dit le voyageur de Pise.
- Tant mieux ! répondit M. Chay. Je comprends l'italien, moi, mais je ne le parle pas. Monsieur, si je puis vous être de quelque utilité à Marseille, vous pouvez disposer de moi.
- Vous êtes bien honnête.
- C'est que je me mets à votre place ; en pays étranger on est souvent bien embarrassé. Vous ne connaissez pas Marseille ?
- Non, Monsieur.
- Ah ! vous verrez une belle ville ! Oh ! c'est beaucoup mieux que Toulon !... Vous allez à Marseille pour affaires de commerce ?
- À Marseille, non... Je vais à Florence.
- J'entends, vous allez embarquer à Marseille pour Florence ?
- Non, non, je vais à Florence.
- Par voie de mer ?
- Par terre.
- Vous craignez la mer ?
- Non.
- À cause des Anglais peut-être ?...
- Des Anglais ? je ne vous comprends pas bien... Je vous dis que je vais à Florence avec ces deux messieurs.
- Ah ! ces deux messieurs vont à Florence aussi. Il vous faudra bien dix jours de route...
- Oh ! le Français aime toujours à rire... Dix jours ! nous espérons bien arriver ce soir.
- À Florence ?
- Mais oui.
- Avec cette voiture ? dit M. Chay ébahi.
- Oui, avec cette voiture.
- En passant par Marseille ?
- *E che diavolo ! Marsiglia !*
- Mais d'où venez-vous à présent ?
- De Livourne, comme vous...

— Moi, j'arrive de Livourne ! s'écria M. Chay avec un accent inouï.

— Eh ! *diavolo* ! comment appelez-vous la ville que nous avons quittée ce matin ?

— Toulon ! c'est bien à Toulon que j'ai débarqué hier soir.

Le Pisan et ses deux compatriotes poussèrent un prodigieux éclat de rire : M. Chay les regardait avec des yeux vitrés.

— Un instant ! un instant ! cria M. Chay ; dites, eh ! eh ! cocher ! conducteur !... est-ce que j'aurais pris une voiture pour une autre ?... conducteur !

Le conducteur arrêta les chevaux, descendit du siège, et parut à la portière.

— Où me menez-vous ? lui dit M. Chay ; *dove antade ! dove caminate ? munte anas ?*

— Eh ! *a Firenze*, répondit le conducteur.

— À Florence ! vous moquez-vous de moi ! descendez-moi ici, là, à ce village... Je crois que c'est le Bausset... Tenez, voilà cinq francs... J'irai à Marseille à pied.

— Je l'ai encore échappé belle ! dit le chasseur en ouvrant la porte d'un cabaret ; garçon, de la bière et de l'eau !

Une jeune et fraîche fille arriva, le sourire à la bouche, en disant :

— *Non c'e bierra*¹.

— Mais ils sont tous Italiens ici ! dit M. Chay. Comment appelez-vous ce village ? *Il nome dit quel vilagio ?*

— *Ponto d'Era*.

— Ce n'est pas le Bausset ?

— *Ponto d'Era*.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce village-là... et après *Ponto d'Era, che si trova ?... Le Bausset ?*

— *Doppo Ponto d'Era, Empoli*.

— *E doppo Empoli, le Bausset ?*

— *Firenze*.

1. Il n'y a pas de bière.

M. Chay laissa tomber ses deux mains à plat sur la table, et sa langue fut paralysée. Il lui fallut un quart d'heure pour reprendre ses sens ; un verre d'eau-de-vie lui rendit quelque peu de force ; il sortit pour examiner la localité.

Quelques soldats d'un régiment français se promenaient sur la place du village ; M. Chay crut devoir s'adresser à ses compatriotes pour éclaircir ses doutes, car il lui en coûtait tant de se croire si loin de son pays, qu'il lui fallait la démonstration la plus claire, la plus précise, la plus évidente, pour se livrer au désespoir.

— Camarades, dit-il aux militaires, vous voyez un pauvre Français égaré dans sa route ; quel est le nom de la ville la plus voisine ?

— Livourne, répondit un sergent.

— Ah ! mon Dieu, je m'en doutais ! Et, dites-moi, maintenant, quelle est l'autre ville qui se trouve au bout de ce chemin ?

— Florence.

Ce nom arrêta court les questions sur les lèvres de l'artiste. Le militaire attendit un instant. Puis, voyant qu'on ne lui parlait plus : — Voilà tout ce que vous voulez ? dit-il.

— Oui, sergent.

La statue de sel, sur la grande route de Sodome, n'était pas plus immobile que M. Chay sur le grand chemin toscan.

À l'éclair qui jaillit longtemps après de ses yeux d'artiste, on aurait deviné qu'une détermination énergique venait d'être prise et qu'elle allait s'exécuter.

— Oui, oui, disait M. Chay en marchant vers la porte du village, oui, il faut en finir avec la vie ! Châstre infernal !

V

Et quand il fut dans les champs, sur la route de Florence, il dépouilla son fusil de son fourreau de serge grise, fit couler une cartouche à balle dans le canon, et, demandant pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre, il appuya son front sur l'orifice du fusil. Son acte de contrition prononcé en latin se termina par cette exclamation : *et pour un châstre !*

Il cherchait la détente du bout de l'orteil, lorsqu'un bruit de pas sur la chaussée suspendit l'exécution. Deux jeunes gens passaient, et l'un d'eux, remarquant M. Chay arrêté, un fusil à la main, sur les rives fleuries de l'Era, s'approcha de lui, et lui dit avec un accent français :

— *Dove sono le rovine del templo etrusco¹ ?*

M. Chay lui répondit brusquement en provençal :

— *Ana vo demanda ai pastre d'aqui* (allez le demander aux bergers de là-bas).

Le jeune voyageur traduisit fièrement ainsi la réponse à son compagnon :

— En avant, à main droite, à trois pas d'ici.

Et il écrivit sur son album cette observation judicieuse :

« Le paysan de la Toscane aime passionnément la chasse ; il parle un italien rude et guttural, et il affecte une certaine brusquerie envers les étrangers, soit que la domination française lui soit onéreuse, soit que son caractère agreste soit dépouillé de cette urbanité toscane si renommée dans l'univers. »

Pendant que le jeune Français écrivait ces lignes, M. Chay entendait un léger bruit d'ailes dans les roseaux et les plantes aquatiques du rivage. Un instant après, il visait une poule d'eau et faisait feu. L'oiseau tomba dans un courant latéral de la petite rivière ; le chasseur bondit sur les touffes de jonc et saisit sa proie flottante.

— À la balle ! à la balle ! criait-il.

1. Où sont les ruines du temple étrusque ?

Et son front rayonnait d'orgueil. En rechargeant son fusil, il s'adressa une réflexion excitante :

— Ces pays, dit-il, sont des nids de poules d'eau ; en avant, mon garçon !

Et on le vit allonger ses pas dans les belles allées routières où l'ormeau se marie à la vigne d'après le procédé virgilien.

Bientôt il entra dans cette riante vallée si chère aux rêveries d'Alfieri, la vallée de l'Arno, agreste et voluptueuse dans ses contours de collines, si gaie avec ses villas aux persiennes vertes, si fraîche avec son fleuve aux ondes bleues et lascives. Notre chasseur, porté par son naturel à la contemplation, tomba dans une douce extase ; il embrassa la vallée dans la personne du premier arbre qu'il rencontra et rougit de son suicide avorté.

Et il s'abandonnait à la contemplation du beau paysage avec cette étourderie d'artiste qui passe du désespoir à la gaieté ; il fredonnait les airs d'opéra de l'époque, tirait un coup de fusil tous les quarts d'heure, tuant ou manquant l'oiseau avec un égal plaisir, ravi enfin d'être dans un monde nouveau, et bénissant le châstre qui lui avait fait cette douce félicité.

À la nuit close, il arrivait à Florence et entra à l'hôtel de l'*Aigle noir*, *Borg'ogni santi*. Il appela le *cameriere*, et lui donna généreusement quinze pièces de gibier qu'il avait abattues dans le val d'Arno.

Ce garçon de l'*Aigle noir* était un ancien soldat français mis hors de combat.

— Il paraît, dit-il à M. Chay, que vous êtes un habile chasseur ?

— Je m'en vante, répondit l'artiste.

— Eh bien ! vous êtes dans un bon pays de chasse ; si vous ne craignez pas la fatigue, comme je le crois, vous devriez faire quelques promenades dans les montagnes, là-bas, du côté de Poggi-Bonzi et de Sienne : on y tue ce qu'on veut.

— Ah ! fit M. Chay.

— Oui, monsieur, répondit l'aubergiste ; il y a des cailles, des

grives, des râles, des perdreaux.

— Peste ! bon pays.

— J’y ai même tué des châstres, moi.

— Vous y avez tué des châstres !

— Cent fois.

— Demain matin je pars pour... Comment avez-vous dit ?

— Poggi-Bonzi.

— Oui, vous m’écrirez ce nom sur du papier et vous viendrez me mettre sur le chemin, n’est-ce pas ?

— Volontiers.

À l’aube, M. Chay, debout et armé, demanda la carte à payer ; le *cameriere* lui répondit, au nom de l’aubergiste, qu’il n’y avait rien à payer, et qu’on le remerciait beaucoup de son cadeau.

— Tiens ! dit M. Chay à part, je peux aller au bout du monde ainsi, pourvu que je trouve du gibier à donner aux aubergistes. Bien imaginé ! allons !

Le voilà sur la route de Poggi-Bonzi et des Apennins.

Il arriva le soir, fort tard, à Sienne, chargé de gibier, et s’arrêta au milieu de la grande rue qui traverse la ville, à l’auberge de l’*Aigle noir*. L’artiste offrit encore libéralement son trophée de chasse au *cameriere*, qui lui servit en retour un excellent souper, lui donna une superbe chambre ornée du portrait de sainte Catherine de Sienne, et l’accompagna le lendemain sur la route de Torrineri.

Cette méthode économique de voyage centupla l’ardeur de l’artiste. Il sillonna d’une longue traînée de sang les plaines tristes de Torrineri, les vallons marécageux de Riccorci, les crêtes volcaniques de Radicoffani, les rives torrentielles de la Paglia, les antiques domaines de Porsenna devant Ponte-Centino, les bruyères d’Aqua-Pendente, les grèves du lac de Bolsena, les vignobles de Monte-Fiascone, le désert immense qui mène à Viterbe, la forêt assassine qui part de Viterbe, monte aux nues, et descend au lac de Vico ; les pinèdes de Ronciglione, la prairie circulaire de Baccano et les landes monotones de la Storta. En cinq jours, il

avait lestement parcouru cette chaîne des Apennins.

Un soir, vers les neuf heures, il entra dans une ville inconnue et sans réverbères. Il était fatigué, l'infatigable chasseur. À l'angle d'une place, il avisa un café, et entra pour se reposer un instant. On parlait français à côté de lui, dans un groupe d'habitues qui buvaient des verres d'eau.

— Écoutez-moi, dit M. Chay au plus avenant des causeurs, pouvez-vous avoir la bonté de me dire le nom de cette ville ?

— Quelle ville ? dit le causeur.

— Celle où je suis arrivé, celle-ci.

— Voulez-vous rire, monsieur ?

— Non, du tout, sérieusement.

— Eh bien ! vous êtes à Rome.

— Sainte Vierge ! je suis à Rome ! Indiquez-moi une auberge, là, tout près.

— Traversez le mont Citorio, demandez la place Saint-Augustin et l'auberge de la *Torretta*, vous serez bien.

— Mille remerciements, monsieur.

VI

M. Chay s'installa dans une petite chambre de la *Torretta*, se fit servir un *brodo* saupoudré de fromage parmesan qui n'était pas né à Parme, et dormit de ce sommeil que la légende attribue aux Sept-Dormants, ces patrons du sommeil.

Pendant qu'il dormait, une certaine agitation se manifestait dans le quartier Transtévérin. La police française redoutait un mouvement populaire semblable à celui qui avait éclaté, quelques années auparavant, contre nos autorités républicaines à Rome. Des conspirateurs avaient été vus, dans les hautes herbes de l'arc de Janus, aiguissant des poignards sur une pierre du temple de Vesta. Le Capitole menaçait le Vatican du haut de sa tour, et le Vatican menaçait le consul de Napoléon.

Ignorant de ce qui se passait dans la ville et toujours debout avec l'aube, M. Chay prit son fusil, et demanda le chemin de la campagne au *cameriere* de la *Torretta*. On lui répondit par un quadruple geste qui désignait les quatre point cardinaux.

Notre chasseur entra dans la rue des Coronari, traversa le pont Saint-Ange, le fusil sous le bras, et s'arrêta, d'un air inquiet, devant la citadelle qui fut le tombeau d'Adrien, et qui était gardée en ce moment par un bataillon du 117^e léger.

Quoiqu'il ne fût pas encore dans la campagne, M. Chay s'en allait l'oreille au vent, comme s'il eût espéré trouver du gibier dans la ville même.

Dans une touffe de saxifrages, de câpriens et de marguerites qui flottait à la corniche du sépulcre impérial, M. Chay vit ou crut voir les joyeux ébats de deux châstres étourdis et provocateurs. Au moment où il inclinait sa joue droite sur son poignet droit, en étendant l'index, pour parodier la position de l'arme, un commissaire de police, nommé Gobet, le saisit par le collet de son habit, et lui dit :

— Je vous arrête au nom de l'Empereur !

— *Sias fouèl ?* s'écria M. Chay en provençal. (Êtes-vous

fou ?)

Gobet désarma le chasseur, et le conduisit brutalement au corps de garde de l'empereur Adrien.

Ce fut l'affaire d'un instant. Dans son saisissement, M. Chay oublia le peu de français que, comme tout bon Marseillais de cette époque, il ne savait pas.

Un commissaire de police italien lui fit subir un premier interrogatoire :

— *Tuo passaporto, birbante¹ ?*

— Ton passeport, brigand ? Ah ! *siès un arleri darnagas² !* répondit M. Chay en provençal. *Veni de la Bastido : aï gès dè papiè.*

— *Forestiere senza passaporto ! e un capo di banda³.*

— *Ti diou, fada, què siou un cassaire, què mi trufi dè tu⁴.*

— *Sei un Catilina ! Ti conosco, alla prigionie, subito⁵ !*

— *Marrias dè bachin ! Sè mi toquès maï, ti garci un basseou, què ti fara veirè touti lei lumèa⁶ !*

M. Chay éleva sa main par-dessus la tête pour mettre cette menace en action.

Quatre soldats le saisirent et le plongèrent dans un cachot, où furent déposées, le 15 juillet 138, les urnes lacrymatoires qui renfermaient les larmes versées par les Romains à la nouvelle de la mort d'Adrien.

En entrant en prison, M. Chay soutint énergiquement, toujours en provençal, ses droits de citoyen français ; mais le chef du poste, sous-lieutenant au 117^e léger, et natif du Calvados, attesta sur l'honneur que ce bandit parlait une langue barbare inconnue dans

1. Ton passeport, brigand ?

2. Tu es un fameux imbécile !... Je viens de la campagne : je n'ai pas de papiers.

3. Un étranger sans passeport ! C'est un chef de bande.

4. Je te dis, imbécile, que je suis un chasseur, que je me moque de toi !

5. Tu es un Catilina ! Je te connais, en prison, tout de suite !

6. Méchant vaurien ! Si tu me touches encore, je te donne un soufflet qui te fera voir toutes les chandelles !

l'Empire français.

Le tribunal permanent de *Borgo-Nuovo*, institué pour faire fusiller les conspirateurs dans les vingt-quatre heures, se fit amener M. Chay : on le menaça de la torture s'il ne nommait pas ses complices et s'il ne parlait pas une langue humaine, comprise des juges ou des interprètes jurés.

M. Chay allongea son poing vers les magistrats en s'écriant :

— *Mai lou boun Diou mi tirara pa dei patos d'aquéli bré-gan¹ ?*

On aurait bien volontiers fusillé M. Chay derrière le cirque de Néron ; mais l'espoir de découvrir des complices ne permit pas de brusquer le jugement, et il eut les honneurs d'une séance régulière. En vertu de son pouvoir discrétionnaire, le président fit donc intervenir dans la cause le savant Mezzofanti, qui causait toutes les langues de l'univers, et qui a personifié en lui la Tour de Babel.

Le linguiste universel interrogea M. Chay en cinquante-deux langues et quarante-sept idiomes ; mais tous ses efforts furent vains. Alors, se retournant vers les juges, il leur dit, avec un accent de mélancolie profonde :

— Cet homme est incompréhensible pour moi.

— C'est une tactique de conspirateur rusé ! s'écria le grand-prévôt impérial ; nous la déjouerons.

— *Sè n'en trouvas dè plu bestiari, va vaou dirè a Roumo².*

Le savant Mezzofanti, qui n'avait pas quitté des yeux le malheureux artiste, demanda la permission de soumettre au tribunal une remarque qui l'avait frappé :

— Illustrissimes seigneurs, dit-il, ce conspirateur, sans patrie et sans langue, porte à sa boutonnière une plume de cet oiseau d'augure, que Pline appelle l'*oiseau des camps, castrorum avis*, en français. Cette découverte sera peut-être aux yeux de la justice d'une grande utilité.

1. Mais le bon Dieu ne me tirera-t-il pas des pattes de ces brigands ?

2. Si vous en trouvez de plus bête, j'irai le dire à Rome.

Le grand-prévôt, remplissant les fonctions de procureur impérial, accueillit l'idée du savant romain par un sourire de triomphateur.

La plume augurale devenait une nouvelle pièce de conviction.

La parole fut donnée à l'accusateur public.

Ce magistrat se leva, et, lançant sur M. Chay un regard superbe d'indignation, il commença par cet exorde :

« Jusques à quand enfin abuserez-vous de notre patience, ô conspirateurs ! Quoi ! les sentinelles du 117^e léger qui veillent sur le *Compidoglio* et dans la ville ne vous épouvanteront jamais dans vos coupables desseins ! »

Passant ensuite aux détails de l'accusation, il dit avec un accent terrible :

« Ce conspirateur appartient à cette armée de scélérats qui ont établi leur camp dans les gorges de l'Étrurie, *in faucibus Etruriæ* ; leur signe de ralliement est une plume de /châstre/, l'oiseau d'augure de Caius Duilius ; et, en cela, les conjurés d'aujourd'hui imitent les conjurés de Catilina, qui adoraient un aigle d'argent, *aquilam argenteam*, et portaient à leur boutonnière une plume de cet oiseau.

» Ici, mes illustrissimes seigneurs, ajouta l'accusateur à sa péroraison, ici le crime est évident, palpable, clair comme la lumière du jour. L'accusé a été pris en flagrant délit. Il marchait, les armes à la main, à la tête d'une bande souterraine, pour enlever la citadelle et égorger les soldats du 117^e léger.

Fit via vi, rumpunt aditus, primosque trucidant.

» Oh ! tant de forfaits méritent enfin un terrible châtement, et nous appelons sur la tête du coupable, comme dit Cicéron, les foudres de Jupiter Stator et la colère des dieux infernaux. »

Après un semblable réquisitoire et en l'absence de tout avocat pour plaider la cause du malheureux chasseur provençal, le tribunal se retira dans la chambre du conseil.

La délibération ne fut pas longue. Après quelques minutes, le

tribunal rentra en séance. M. Chay était condamné à mort à l'unanimité.

On le ramena au cachot d'Adrien ; l'infortuné chasseur était dans un état physique et moral digne de pitié.

VII

Ces choses se passaient à Rome sous le consulat de M. de Norvins, le célèbre historien de Napoléon. Quand la sentence de mort lui fut communiquée, M. de Norvins voulut, avant l'exécution, faire subir un dernier interrogatoire au condamné.

On amena donc M. Chay au préfet impérial.

M. de Norvins écrit non seulement fort bien les langues française et italienne, mais il comprend aussi les divers idiomes de nos provinces méridionales. Il entendit parfaitement ce que lui disait le malheureux artiste. La bonne foi, la candeur, l'innocence du chasseur provençal, éclatèrent bientôt dans ce nouveau tribunal.

Il y eut sursis et instruction nouvelle, basée sur l'itinéraire de chasse fourni par le voyageur ; et, au bout de ces longueurs nécessaires, arriva un inévitable acquittement.

M. de Norvins, que cette odyssée d'un artiste marseillais à la poursuite de l'oiseau augural avait fait sourire d'abord et puis rêver, s'intéressa vivement à M. Chay et lui fit donner une bonne place dans l'administration.

L'artiste chasseur est tranquillement resté à Rome jusqu'en 1814.

À la paix, il vint reprendre son poste à Marseille ; et depuis, campagnard sédentaire, célibataire de plus en plus joyeux, il laisse couler sa vie entre le violoncelle et le fusil à deux coups.